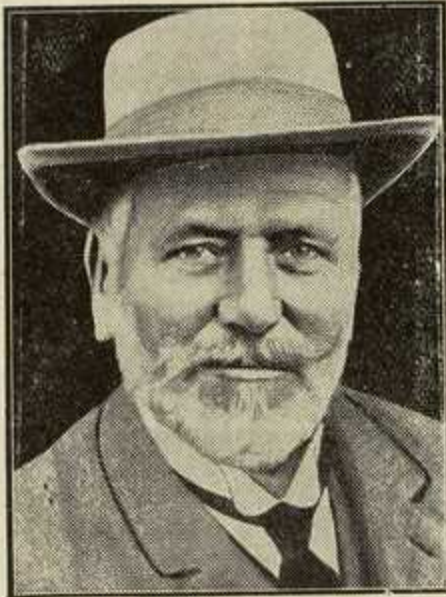


## Henri Ebel

Les peintres d'Alsace ont perdu leur doyen d'âge, mort à 82 ans, dans le village de Fegersheim, où il s'était installé, il y a une quarantaine d'années, pour vivre des jours de travail et de sérénité, illuminés par sa passion de la lumière. La richesse de son art, qui tient par des fibres secrètes à l'art primitif, a été analysée et admirée par des juges avisés. La gloire, il l'a connue, sans la chercher. Elle avait déniché, dans son coin rustique, cet adorateur de soleil, cet homme qui usa ses yeux à contempler en face l'astre du jour et qui le plaçait au centre de ses toiles comme une grandiose éclaboussure, rayonnante, venue d'un autre monde. Il donnait au soleil une telle souveraineté que les paysages semblaient vivre dans une sorte d'ombre, comparées à ce centre irradiant. Toujours il cherchait



la lumière, celle de la lune jetant une ombre lactée sur le village et les champs, celle de la lampe familiale, celle des lanternes à gaz. Ces soleils, ces clairs de lune qui règnent dans ses peintures, voilà son originalité, le thème dominant de l'œuvre de Ebel. Mais il était aussi animalier, portraitiste, sculpteur, poète même, et compositeur, tant il est vrai qu'une âme artiste trouve les dons les plus variés pour s'exprimer.

Sage, il a vécu sagement, poursuivant son œuvre dans le recueillement, comprenant la nature avec intensité, la recevant en lui avec la grâce d'une âme éblouie, retrouvant les qualités essentielles des primitifs. L'abondance de ses toiles est prodigieuse. On ne sait plus très bien si elles font naître la lumière ou si elles sont nées de la lumière. Elles sont la rencontre de deux clartés : la clarté du soleil ou des autres sources extérieures et la clarté personnelle qu'Ebel portait en lui.

### Pensées d'un écrivain alsacien

M. Camille Schneider, secrétaire général de la Société des Ecrivains d'Alsace et de Lorraine, titulaire du prix Paul Appell, d'un prix Balzac de la Société des gens de lettres, commandeur de la Légion internationale du mérite humain (Genève) et du prix national de littérature 1930, va publier un petit recueil de pensées *Un peu d'amour, s. v. p.* Quelques-unes d'entre elles, parues dans *Comœdia*, sont intéressantes à connaître :

Le (mot) Amour est le seul qui mériterait d'être écrit avec un grand A.

On n'est grand que lorsqu'on l'est assez pour élever les autres à l'amour.

Je n'ai vu rien de plus beau qu'une femme, même laide, mais qui aime.

Je pourrais m'en aller parce que je t'aime. Mais je ne peux pas m'en aller parce que tu m'aimes.

Le Paradis ? C'est que tu t'es donnée à moi, c'est que j'ai mangé de toi, et que je n'en suis jamais rassasié.

Je n'ai fait qu'une seule bonne action dans ma vie : Aimer.

L'amour chez le vrai artiste, c'est de chercher les lèvres d'une femme pour y embrasser l'Humanité.

Pourquoi être triste aujourd'hui ? — Je porte le deuil pour toutes les heures où je ne t'ai pas aimé...

Un amour grand n'est pas toujours un grand Amour. Peu s'en faut.

L'Amour est le dieu en même temps des aveugles et des voyants.

Les hommes qui aiment sont aussi rares que les grands saints. Il est vrai que les plus grands saints sont restés inconnus.

Tu sauras, mon ami, que chaque fois que ton âme sera poste émetteur, il existe quelque part l'appareil récepteur pour capter ton amour.

Ces longueurs d'ondes ne peuvent se désigner par des chiffres. Heureusement pour vous.

Si tu es appareil récepteur, contente-toi de la prise du courant, et n'y mets pas de haut-parleur.

### A l'Ombre de Sainte Odile

Il y avait longtemps que Mme Hélène Schützenberger n'avait publié un recueil de contes alsaciens, tirés du folklore si suggestif de notre province. En offrant *A l'ombre de Sainte-Odile* (1), elle nous prouve sa persistante affection pour sa terre de légendes et de féeries et le renouvellement de son inspiration poétique. On regrette presque que M. Christian Pfister lui ait écrit une si jolie lettre-préface, car, on souhaiterait trouver soi-même des mots aussi heureux pour formuler son plaisir, sa satisfaction. A la joie que M. Pfister partage avec tous ceux qui ont lu ou liront ce volume, s'ajoute un compliment que nul ne pouvait présenter avec plus d'autorité et d'accent, celui de l'historien : « Votre chapitre, *la Journée de Herrade* est une très jolie évocation de la vie monastique à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, celui sur Thierenbach indique ce que les moines de Cluny ont apporté au XI<sup>e</sup> siècle de civilisation à notre région ».

Mme Schützenberger a laissé son imagination dramatique, sa rêverie lyrique errer le long de la couronne de ruines qui encercle les Vosges : le mur païen, le Hagelschloss, le château d'Andlau, la triple ruine de la demeure des seigneurs de Ribeauvillé, le prieuré de Thierenbach, etc. Partout, elle frappe la pierre de sa baguette magique et, comme une source murmurante, jaillit la plus belle histoire du passé, celle que les enfants écoutent avec avidité et que les parents racontent avec intérêt. Ce don de rendre à la grisaille d'autrefois ses couleurs et son relief, Mme Schützenberger le possède de façon remarquable. Elle sait allier la simplicité, le goût, le mouvement, et la noblesse nécessaires à l'évocation d'un temps qui ne se conçoit pas sans grandeur. Les annales de l'Alsace, les siècles granitiques, voilà le domaine qu'avec magie, elle rapproche de nous, et que son collaborateur, plein de talent, M. René-Georges Gautier précise dans des gravures sur bois d'une juste inspiration.

(1) Berger-Levrault, éditeurs.